

Willy Bihoreau

A la découverte de l'artiste

— *«Je suis positif par nature,
j'ai envie de croire que l'humain
va enfin faire preuve de sagesse
et de conscience parce que tout dépend de lui.»*



Au bout du chemin

Il faut quitter les routes, emprunter des chemins de campagne, avancer encore un peu, jusqu'à atteindre le bout d'un chemin. C'est là, presque à l'écart du monde, que se trouve l'antre de Willy Bihoreau et la maison de famille où il vit discrètement avec Lucie, son épouse, et leurs trois filles, loin du bruit de la ville.

J'ai découvert le travail de Willy dans le cadre du Centre culturel de la Laverie, où il donne des cours. Dès la première rencontre avec son univers, j'ai été stupéfaite, et profondément touchée. Il y avait dans son travail quelque chose de familier et d'inquiétant à la fois : une beauté fragile, traversée par le désastre, où l'espoir et le désespoir semblent cohabiter. Une forme d'« inquiétante étrangeté » qui a immédiatement fait écho à mon propre imaginaire, nourri depuis longtemps de littérature de science-fiction, de récits post-apocalyptiques et dystopiques. Barjavel et *Ravage*, Gibson et *Neuromancien*, Orwell et *1984*, *La Machine s'arrête* de Forster ou encore *Les androïdes rêvent-ils de moutons électriques ?* roman de Philip K. Dick qui a inspiré *Blade Runner* : autant de mondes, de visions et de futurs possibles qui ont façonné une partie de mon regard. Et dans les œuvres de Willy, je retrouvais quelque chose de ces univers-là. Des traces d'un monde qui aurait déjà basculé, des paysages après la catastrophe, mais aussi la possibilité obstinée d'une beauté, d'une renaissance.

Depuis trois ans, je voulais le photographier et l'interviewer. Trois ans que cette rencontre était dans un coin de ma tête. Et puis, un jour, nous avons pris la route. Nico et moi, Chris de Chris & Nico, avons été accueillis avec des croissants, à bras ouverts, mais aussi le cœur et l'esprit ouverts. Willy nous a fait entrer chez lui, puis dans son atelier. Et là, changement de monde. Un paysage sonore de drum and bass baigne le lieu. Sur les chevalets, des peintures en cours. Certaines œuvres sont soigneusement protégées, comme si elles attendaient leur prochaine existence. Autour de nous, des objets et des images racontent aussi l'homme derrière l'artiste : *E.T. l'extra-terrestre*, la DeLorean de *Retour vers le futur*, des dessins de *Star Wars*, des références au cinéma et à la science-fiction qui transparaissent partout. On sent immédiatement que cette culture est profondément ancrée en lui. Pas comme un décor ou une collection de références, mais comme une matière intérieure, un réservoir d'images et de souvenirs qui nourrit son travail. Alors nous sommes restés. Quelques heures. À parler, à photographier, à échanger. À explorer ses souvenirs, ses influences, ses obsessions, ses pensées.

À essayer de comprendre ce qui se cache derrière ces paysages étranges, ces mondes suspendus entre ruine et beauté, entre inquiétude et émerveillement. Et surtout, à découvrir un homme d'une grande discrétion, d'une simplicité désarmante, profondément authentique et sans compromis.

Willy Bihoreau ne cherche pas à faire du bruit. Il construit son monde à l'écart, au bout d'un chemin. Un monde singulier, peuplé de fantômes, de vestiges, de possibles et de lumière.

Cette rencontre nous a profondément marqués.

Merci à Willy pour sa confiance, pour sa générosité et pour cette longue conversation. Merci à Lucie et à leurs filles de nous avoir ouvert leur maison et leur univers. Il y a des rencontres qui prennent fin en reprenant simplement la route. Et puis il y a celles qui continuent de nous accompagner longtemps après.

Un campagnard qui peint le futur

Interview Christel Vermaut

Nous sommes dans ton atelier. Comment travailles-tu ? Plutôt le jour, la nuit ?

Je travaille quand je peux travailler. J'ai des laps de temps qui sont théoriquement réservés à la peinture. Mais là, on est à la campagne, il y a une ferme, il y a toujours des petits impératifs de bricolage, des choses comme ça.

Théoriquement, c'est le vendredi qui est ma journée peinture. J'essaie de faire des journées complètes chaque vendredi. Quand je peux y retourner un peu le week-end, si c'est possible avec la vie de famille et qu'il y a moyen, j'essaie aussi. Le soir, quand je ne suis pas trop claqué de ma journée, j'aime bien y venir aussi et finir la journée ici. C'est vrai que j'ai toujours aimé travailler la nuit. Il fut un temps où je peignais jusqu'au petit matin. C'était vraiment un régal.

Donc là, il y a des petits souvenirs de ça.

J'adore le calme de la nuit pour être bien focus sur ce que je fais.

Ton travail est très futuriste, parfois dystopique, alors que tu vis au milieu de la nature. Il y a presque un paradoxe. Quelle est ta relation avec la nature ?

J'ai toujours grandi à la campagne. Moi, je suis un campagnard, mes racines sont ici.

De toute façon, c'est vital d'être connecté à ses racines et à la nature.

Je ne pourrais pas faire autrement. La ville, je la fuis parce que, de toute façon, elle m'opprime.

Certes, mon travail a cette part de dystopie, un peu rétro-futuriste, etc.

Mais c'est aussi une fascination. C'est une manière d'exorciser certaines obsessions,

peut-être, ou phobies. C'est comme les films d'horreur. On va vers eux aussi pour le frisson.

Ce n'est pas pour autant qu'on est au premier degré, que l'on devient un serial killer ou je ne sais quoi.

C'est un équilibre fragile, mais vital pour le bien-être que d'avoir la nature à proximité.

Est-ce que tu travailles en musique ? Qu'est-ce que tu écoutes quand tu travailles ?

La musique me nourrit énormément, toujours.

J'ai un spectre très large aussi puisque je suis quelqu'un d'assez calme de base, mais j'adore l'énergie quand elle est vraiment catalysée par quelque chose de très puissant, d'efficace.

Le spectre va aller du lo-fi ou de l'ambient très très calme, très cool, un peu chill, à la trip-hop.

J'ai aussi beaucoup de moments où j'ai besoin d'une énergie bien plus importante et d'infrabasses, notamment avec du dub, du steppa, beaucoup de drum'n'bass, de choses assez violentes parfois. La musique est essentielle dans ma création.

Je pourrais difficilement m'en passer.



— *«Je suis le premier spectateur.
Il faut que je kiffe en priorité.»*

Comment naît une œuvre comme «Euphorie» ?

Comme toujours, il y a une grosse phase informatique de conception. Il y a d'abord une idée de départ. Un petit croquis, souvent, qui est à l'origine de chaque œuvre. Là, si mes souvenirs sont bons, je l'ai croqué à la Laverie, où j'avais fait une espèce de cyborg féminine qui se désagrégeait légèrement. Et puis, il y avait un drapé autour d'elle, donc il y avait une espèce de flottement un peu poétique. Le mercredi après-midi, en fin d'année, j'animais un groupe où j'avais juste trois ou quatre ados. C'était assez cool, je pouvais me permettre de me poser dans mon coin et de faire des petits croquis en même temps. Cette œuvre-là vient du carnet de croquis, comme bien souvent. Après, c'est retour sur Photoshop et puis un logiciel de création pour vraiment concevoir le visuel idéal, optimal, pour que, par la suite, ce visuel me serve de base à ma peinture. Toujours la peinture qui s'additionne et qui vient se superposer au travail numérique. Ce qui confère vraiment à l'image une autre dimension. Je le vois constamment parce que l'œuvre numérique est déjà plaisante. Ce n'est pas la même chose. Je ne sais pas comment le décrire, mais moi, je vois bien la différence. Le travail de peinture apporte une espèce de chaleur humaine, un côté beaucoup plus palpable à la lumière du sujet, assez incomparable. Je pourrais tout à fait en rester à l'œuvre numérique. Mais il y a une trop grande différence et j'ai besoin d'apporter à cette peinture, ce travail manuel en plus, pour accéder à cette dimension supplémentaire. Je suis avant tout peintre.

Biberonné à la science-fiction

«Euphorie» : quand le cyborg atteint l'extase

Cette oeuvre est particulière. Ton cyborg est en apesanteur, presque en état d'extase. C'est un sentiment humain que tu lui donnes ?

Oui, ça aurait pu s'appeler «Extase» ! Elle s'appelle «Euphorie».
C'est une espèce d'androïde cybernétique, mais vraiment en posture de bien-être, avec ce drapé qui flotte autour d'elle comme si elle était en suspension.
J'aime beaucoup les références à l'art au sens large.
Les drapés, c'est quelque chose aussi qui me fascine parce que, justement, ça sculpte parfaitement la lumière.
Il y a un côté trompe-l'œil qui est saisissant quant au volume que ça révèle.
Et puis là, c'est surtout la poésie que ça évoque avec cette espèce de spiritualité, de conscience, alors qu'on est sur un sujet qui traite justement de la perte d'humanité, de l'absence de conscience.

L'artificiel pourrait donc atteindre une forme d'extase, quelque chose de profondément humain. Et cette androïde est très féminine, presque séduisante.

Ouais, mais même plus que ça. Elle est belle, en fait. C'est le délicat équilibre entre la dureté du sujet et le rendu, l'attitude et l'émotion que ça peut évoquer.

Pourquoi ce grand cercle derrière elle, qui ressemble presque à une cible ?

C'est plutôt un clin d'œil. On parlait d'histoire de l'art.
C'est une référence à Alfons Mucha et à l'Art nouveau, parce que c'est une période artistique que j'aime beaucoup.
Et il y a eu justement cette esthétique de la beauté féminine au travers de cette époque.

Et les mots que tu as intégrés à l'oeuvre, pourquoi cette écriture japonaise ?

Ici, il est inscrit «Ré-imaginé par W» en japonais. J'aime beaucoup les graphismes. J'en intègre toujours quelques-uns.
C'est un petit artifice qui vient très souvent se glisser comme ça pour faire des clin d'œil, donner des références et jouer avec l'équilibre de ma composition.

Le dessin, la peinture, des racines profondes

Tu dessines et tu peins depuis l'enfance ? D'où vient cette passion ?

Figure-toi que j'avais des parents qui avaient des capacités, même s'ils ne les ont jamais vraiment exploitées. Très vite, j'ai découvert les dessins de ma mère, de mon père, qui étaient dans des styles très différents. Mon père était beaucoup plus dans l'improvisation, l'imagination, des choses jetées sur le papier très furtivement. Alors que ma maman était beaucoup plus dans la délicatesse. Elle pouvait passer des heures et des heures à faire quelque chose de parfait, vraiment très détaillé, très léché. Un peu poétique aussi. Ils avaient leurs univers respectifs. Je pense que, de toute façon, j'ai hérité de tout ça. Dès la maternelle, je me souviens de ma maîtresse qui avait convoqué mes parents pour leur expliquer qu'il y avait un truc bizarre, un truc pas normal, parce que je dessinais en perspective.



Je dessinais les tables de la classe, mais correctement, en fait, pas comme un enfant de cet âge. Après, de toute façon, le dessin, ça a toujours été 50 % de toute mon enfance. Je passais tout mon temps à ça, le dessin, la peinture. Ma première expo, je l'ai faite à 11 ans.

« J'ai toujours voulu être libre »

— *«J'ai eu une enfance où
j'étais déjà presque artiste
professionnel entre 10 et 15 ans
quand j'étais au collège»*



De Photoshop à l'intelligence artificielle

Qu'est-ce qui t'a emmené dans cet univers de plus en plus futuriste, post-apocalyptique ?

Ça, c'est une fascination qui a toujours été là, dans mes différents divertissements : bande dessinée, manga, beaucoup de cinéma. J'ai bouffé énormément de James Cameron, de *Robocop* de Verhoeven, tu vois, des bonnes grosses dystopies futuristes comme ça. Et puis de la lecture ; j'ai dévoré tous les Stephen King, quand j'étais ado et les dessins animés aussi. On est quand même de la génération du « Club Dorothee » ! On a eu cette chance d'avoir *Akira*, tout ça. *Ken, le survivant* qui passait le mercredi à 15 heures, quoi. Donc, on a été biberonnés, presque, à cette pop culture, forcément, il y avait déjà des accointances.

Tu parles beaucoup de technologie dans ton travail.

Quelle place l'intelligence artificielle prend-elle aujourd'hui dans ta création ?

Et qu'est-ce que tu en penses ?

Disons que, pour avoir discuté directement avec les IA de la situation et de la condition humaine, de leur propre condition, de la conscience, etc., ce sont des sujets dingues !

C'est vertigineux de discuter de ça directement avec une intelligence artificielle, en tant qu'entité biologique fragile et menacée que nous sommes.

Donc il y a forcément une appréhension et une inquiétude face à tout ça.

Je l'ai toujours évoqué, anticipé et même dénoncé.

Néanmoins, ça reste aussi un outil incroyable, forcément.

Dans le travail de conception visuelle, les années passées à faire ce que fait l'IA en quelques secondes, je le faisais déjà depuis quinze ans avec Photoshop et avec toutes sortes de logiciels.

Je prenais un temps monstre à détourner, assembler, agencer, moduler.

Maintenant, plus personne ne prend le temps de détourner quoi que ce soit.

Il y a toujours les outils pourtant pour le faire, mais c'est un temps perdu phénoménal.

C'est vraiment du travail rébarbatif, qui n'a rien de créatif, et l'IA a cet avantage de permettre de « squeezer » des tâches qui étaient des corvées,

qui n'avaient rien de créatif, rien de plaisant, pour optimiser le temps consacré à la création.

Et pouvoir justement apporter une vraie amélioration à la phase de conception.

Là, j'utilise aussi maintenant beaucoup l'IA pour pousser mes recherches conceptuelles et les designs et essayer d'approcher au mieux d'un idéal que j'aurais en tête.

Ça reste un outil quand même incroyable et vraiment, je ne m'en cache pas du tout.

Il n'y a aucun souci avec ça.

J'ai toujours aimé, de toute façon, travailler avec la technologie en parallèle.

Quand mes parents ont acheté le premier magnétoscope, j'ai fait des arrêts sur image comme pas possible pour croquer tout ce que je pouvais voir à l'écran.

Quand ils ont acheté notre premier 486, le premier ordinateur, pareil.

Avec Photoshop, j'ai commencé à faire des montages de photos.

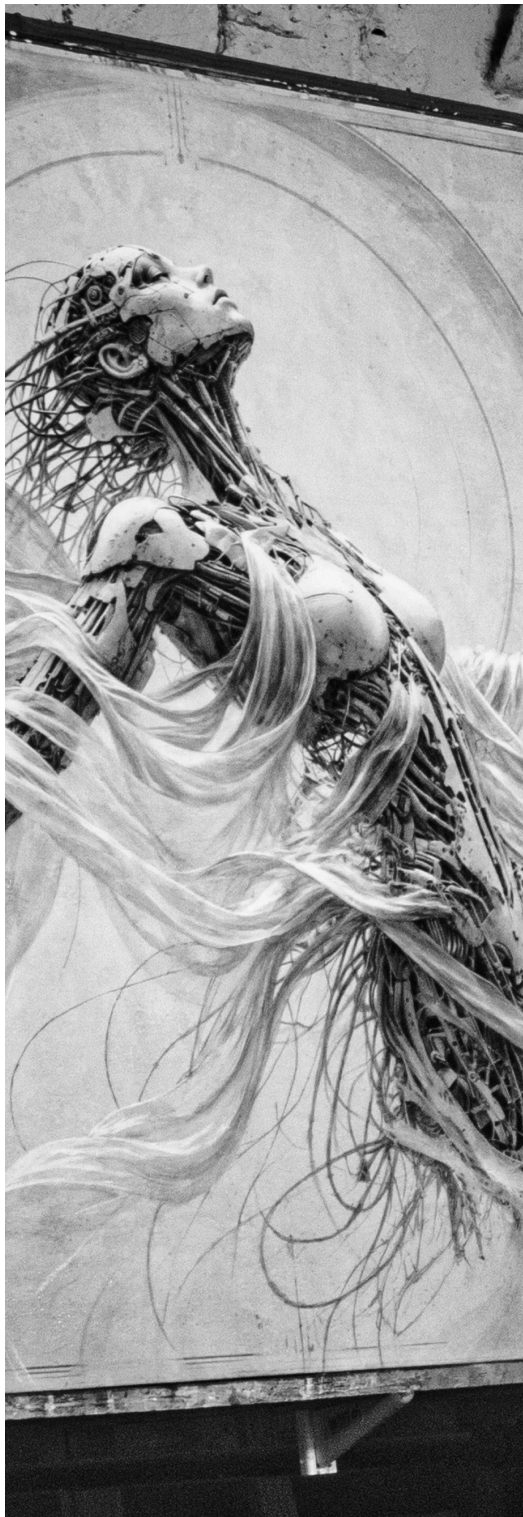
Je me suis toujours éclaté dans l'optique de l'utiliser comme un outil créatif comme un autre.

C'est-à-dire que c'était pour moi de nouvelles perspectives.

Le temps passe, la technologie évolue, les outils deviennent vraiment vertigineux et

je pense qu'accompagner ça et ne pas être totalement réfractaire, dans tous les cas, c'est une obligation. Parce que sinon, on renie trop de possibilités. Ce n'est pas jouable.

Il faut épouser l'outil et essayer de faire au mieux avec lui.



*«le conseil que j'aurais envie de donner,
c'est de rester soi-même et
de garder son propre jugement
quant à sa création.
Ne pas se laisser manipuler.»*

Brouiller le temps en noir et blanc

**Ton travail est souvent monochrome.
Pourquoi ce choix du noir et blanc ?**

C'est un vrai choix que j'assume pleinement parce que j'adore le noir et blanc depuis toujours.
Il y a l'esthétique du noir et blanc pour ce qu'elle est, c'est-à-dire qu'il y a une beauté assez pure.
D'autant que, comme le disait Monet lui-même, peindre, c'est peindre la lumière. Et à travers le noir et blanc, on a une échelle de valeurs vraiment évidente.
Je trouve que la couleur, c'est presque, disons, un parti pris subjectif qui, parfois, vient presque polluer la pureté de la lumière.
Donc le noir et blanc reste d'une efficacité redoutable quant à ce modelage de la lumière, cette façon de révéler les volumes et les éclairages.
Il y a aussi un clin d'œil au passé, même si ça, c'est quelque chose qui est de l'ordre du ressenti.
Parce qu'on est passé par la phase du noir et blanc avec l'évolution des technologies et des appareils photo, etc.
Mais il y a cette espèce d'idée reçue que le noir et blanc fait partie du passé.
Mon travail traite du lien entre le passé, le présent et le futur; j'aime aussi perdre un peu mon spectateur dans cette continuité-là, dans cette chronologie.

Comment ressens-tu l'énergie des gens face à ton travail ?

C'est la récompense ultime.
Au-delà du plaisir personnel que j'ai à créer pour moi-même au départ, il y a ce retour des gens qui, selon leur propre lecture de la réalité et la façon dont ils vont aborder les œuvres, peuvent avoir des réactions assez intenses parfois.
Et c'est toujours plaisant puisque c'est aussi ma démarche : interpeller le spectateur.
J'ai eu par le passé des réactions assez vives quant à ce travail, dans un spectre large : certains vont détester; d'autres vont adorer immédiatement.
Il semblerait que mon travail ne laisse pas indifférent.
Ça, c'est aussi le but : pouvoir provoquer l'échange et le dialogue, essayer d'interpeller les gens par la puissance ou la force des thématiques évoquées.
Il y a tellement de sujets tabous que, moi, ça m'amuse de provoquer justement le public sur des sujets qui sont un petit peu mis au banc de la société, du champ des possibles.
Et moi, j'adore justement aborder ces sujets tabous.
C'est aussi une manière de provoquer ces échanges-là.

Et dans cent ans ?

Quand tu regardes le monde actuel, entre le transhumanisme, l'évolution technologique et une nature qui est aujourd'hui en danger, qu'est-ce que tu dirais à un jeune de 20 ans ?

Moi-même, j'ai été assez naïf, donc je ne voudrais pas donner de leçons quant à cette naïveté qui fait partie, de toute façon, de l'apprentissage et de la maturité. À 20 ans, je pensais, je croyais des choses qu'aujourd'hui je remets complètement en question. Ce que j'aurais comme conseil à donner, c'est de ne rien prendre pour argent comptant et de chercher, de tenter de réfléchir par soi-même. D'accepter le fait que, malheureusement, on nous conditionne beaucoup et que ce que l'on considère comme étant la réalité ne l'est pas forcément. Donc d'être assez prudent, d'être vigilant quant à la façon dont on regarde le monde et dont découle des postures qui peuvent sembler extrêmes, alors que c'est beaucoup plus complexe ou très différent de l'idée que l'on peut se faire de la réalité. La leçon que j'ai apprise, c'est celle-là : La façon de percevoir la réalité est très modulable et de nombreux biais d'interprétations la tordent continuellement.

Et si tu devais imaginer le monde dans cent ans ?

Quand on voit *Black Mirror* et qu'on voit la vitesse à laquelle la réalité dépasse la fiction, quand on voit à quel point le transhumanisme, la technologie sont célébrés sans aucun discernement, aucune réflexion, aucun débat, et qu'on se dit : voilà, le futur de «The Great Reset», de Klaus Schwab, ce genre de délire-là, il est tellement poussé de façon, je ne sais pas, presque naturelle ou incontestable... Alors qu'heureusement, il y a de la résistance. Heureusement, il y a des dissidents, des gens qui imaginent une autre société. Je ne sais pas qui va gagner, honnêtement, mais il y a un vrai combat qui s'engage. Plusieurs devenirs sont en compétition, biens des futurs restent possibles mais il y a clairement une bataille sacrée à mener pour sauver ce qu'il nous reste d'humanité.

C'est quoi, le scénario Skynet ?

C'est Terminator. C'est l'IA qui, du jour au lendemain, fait le choix de faire table rase de l'humanité. Elon Musk lui-même prévoit qu'en 2050, tout devrait s'effondrer, la valeur de l'argent, à cause de la perte de valeur du travail et de l'utilité humaine. Donc on est vraiment sur une période charnière, un point de bascule assez violent où tout ce qu'on a pu connaître, tous les référents, tout ce qui nous permet justement d'avoir une lecture de l'évolution du monde telle qu'on l'a toujours connue ne servira pas à grand-chose. Puisque si tu enlèves déjà ce pilier qu'est justement la course au fric, qui pour l'instant régit toute la marche du monde, c'est difficile de se projeter.

Est-ce que tu as de l'espoir ?

Toujours, oui. J'ai fait des enfants, donc j'ai de l'espoir. J'ai de l'espoir pour eux, et c'est aussi pour ça que je garde solidement ma posture et mon esprit critique. C'est-à-dire qu'il n'est pas question que je joue la carte de la lâcheté par facilité. Donc je préfère être un dissident, je préfère garder ma dignité, justement rester un modèle pour mes propres enfants. Alors, comme je suis positif par nature, j'ai envie de croire que l'humain va enfin faire preuve de sagesse et de conscience parce que tout dépend de lui.

Transmettre

**Tu vis aussi de la transmission. Depuis vingt ans, tu enseignes à la Laverie, au Mans...
Qu'est-ce que cette transmission représente pour toi ?**

J'ai depuis une vingtaine d'années maintenant, à peu près cent cinquante élèves que je vois toutes les semaines, en périodes scolaires. Donc ça représente une bonne moitié de l'année quand même.

Et ces élèves-là ont de 8 ans à 88 ans à peu près.

J'ai toujours aimé pratiquer depuis l'enfance toutes sortes de techniques.

Ce que j'aime avec mes élèves, c'est aussi cette diversité dans le travail.

Je n'impose rien du tout. Ils arrivent avec leur richesse, leurs envies, leurs techniques, et moi je suis là, aussi, pour justement ouvrir des perspectives, en abordant autant l'aquarelle, le pastel, que la peinture acrylique...

Cette année, par exemple, on va faire de la peinture à l'huile pendant un trimestre entier.

Et c'est un échange hyper riche, parce que c'est donnant-donnant.

Je leur apporte des compétences, certes, mais cet échange-là me nourrit aussi énormément. C'est vraiment humainement très important, je trouve, de ne pas rester seul dans son atelier face à ses créations.

Même si j'apprécie énormément la solitude de l'atelier, ce contact humain, si constructif, m'apporte un équilibre idéal.

«J'ai toujours aimé pratiquer depuis l'enfance toutes sortes de techniques».



Rencontre#1



Derrière les cyborgs, les ruines,
les mondes futurs
et les inquiétudes
sur l'évolutions des technologies,
il y a finalement quelque chose
de profondément simple :
un homme qui peint,
qui transmet,
qui élève ses enfants et
qui continue de croire.
Peut-être que c'est là que réside
l'espoir de Willy Bihoreau.
Non pas dans l'idée que le futur
sera nécessairement meilleur.
Mais dans la volonté de rester
humain pour pouvoir
encore l'imaginer. @Christ El

Willy Bihoreau

<https://willy-bihoreau.com>

2026